

Revue littéraire

« Les nouvelles nourritures »
par André Gide (N. R. F.)

Sentir qu'on vit, toute la poésie est peut-être là. La plupart des hommes n'ont conscience que de certaines fonctions, et non pas de leur vie même; encore bien moins de la vie universelle, ce fragile prodige, cette efflorescence mystérieuse à la surface du morne règne minéral. Les premiers mots du livre de M. Gide sont un hymne émerveillé à la vie : « Toi qui viendras lorsque je n'entendrai plus les bruits de la terre... tu ne t'étonnes peut-être pas assez de vivre; tu n'admires pas comme il faudrait ce miracle étourdissant qu'est ta vie. » Cette participation à l'existence est une joie qui baigne toute la terre : « Une joie, déjà éparse dans les rythmes inanimés, et qui s'organise avec les êtres. On voit des complexités ravissantes naître de l'enchevêtrement des lois...; tout ce qui s'anime déjà, un rythme harmonieux le balance. Tout se prépare à l'organisation de la joie et que voici bientôt qui prend vie, qui palpète inconsidérément dans la famille, qui prend nom, se divise et devient parfum dans la fleur, saveur dans le fruit, conscience et voix dans l'oiseau... Chaque animal n'est qu'un paquet de joie. »

C'est sur ce sentiment de la vie que M. Gide va fonder tout l'édifice de son esprit, et ce petit livre, moitié fait de

rêveries lyriques, moitié de rencontres avec les êtres (mais la pensée elle-même n'est-elle pas faite ainsi ?) va nous donner un modèle réduit et simplifié, une maquette de toute son œuvre. Eût-on sur presque tous les points des idées différentes de celles de M. Gide, on conviendrait qu'un livre-clef, comme celui-ci, est d'un rare intérêt. Il nous livre le secret même d'un des esprits les plus aigus et les plus actifs de notre temps.

La base est donc ce sentiment de participation à la vie. Descartes disait : « Je pense, donc je suis. » Ce raisonnement paraît peu sûr à M. Gide, et voici la critique qu'il en fait. On ne saurait penser sans penser à quelque chose. Ou ce quelque chose est objectif : « Je pense que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, donc je suis. » Mais, dans ce cas, c'est le Je qui est impossible à établir. Ou ce quelque chose est subjectif : « Je pense que je suis, donc je suis. » C'est incontestable; mais on peut aussi bien dire : « Je souffre, je respire, je sens; donc je suis. » Pour sa part, c'est dans le sentiment de l'existence et non dans la raison, que M. Gide cherchera le principe fondamental. Quelque valeur qu'on attribue à cette manière de voir, on reconnaîtra qu'elle est commune à la plupart de nos contemporains.

M. Gide remplace une adhésion raisonnée à la vie par une adhésion sentimentale. La sagesse n'est pas dans la raison, elle est dans l'amour. Le voilà du même coup débarrassé des chaînes de la logique. Et l'univers est renouvelé. L'art de l'écrivain d'abord. « Je rêve à de nouvelles harmonies. Un art des mots, plus subtil et plus franc; sans rhétorique; et qui ne cherche à rien prouver. » Ce que sera cet art nouveau, au confluent de l'amour et de la

1

pensée, M. Gide l'a dit en quelques lignes émues et ravissantes. L'idée viendra s'incarner, soumise aux lois du rythme. « Je ne saisirai plus les mots que par les ailes. Est-ce toi, ramier de ma joie ? Ah ! vers le ciel ne t'envole pas encore. Ici, pose; repose-toi. » On ne saurait définir en termes plus gracieux et plus vrais le travail propre de l'artiste : saisir un moment entre ses mains cette matière incomparable de son œuvre, ce rayon de lumière et de joie qui, dès qu'il lui aura donné une forme, ne lui appartiendra plus.

Tout le plan de l'existence est pareillement transformé. Neuf comme Adam, l'homme se trouve, enivré et tremblant de printemps, au contact de ce que la nature lui apporte, c'est-à-dire d'un torrent de vie joyeuse. A ce torrent il doit s'abandonner. « Ah ! j'ai vécu trop prudemment jusqu'à ce jour. Il faut être sans lois pour écouter la loi nouvelle. O délivrance ! O liberté ! Jusqu'où mon désir peut s'étendre, là j'irai. O toi que j'aime, viens avec moi; je te porterai jusque-là; que tu puisses plus loin encore. »

Voilà le grand mot prononcé; voilà introduit ce principe de dynamisme et de progrès qui va donner sa forme à la pensée. « La vie peut être plus belle que ne le consentent les hommes », dit encore M. Gide. La joie initiale s'est changée en l'espoir d'une joie plus grande encore. L'enivrement s'est transformé en espérance. Le monde s'est mis en mouvement. Où va-t-il nous mener ?

Peut-on sentir qu'on participe à la vie universelle, et ne point s'en demander le sens ? C'est ainsi que M. Gide rencontre Dieu. Leurs rapports sont bons, mais un peu incertains. « C'est la reconnaissance de mon cœur, dit M. Gide, qui me fait inventer Dieu chaque jour. » Au contraire,

un peu plus loin, Dieu, loin d'être inventé par l'homme, le surpasse. Le développement de l'herbe la plus modeste obéit à des lois qu'on ne peut réduire à la logique humaine. Une observation rigoureuse et sagace permet d'approcher une vérité permanente, « un Dieu qui, comprenant ma raison, la surpasse, que ma raison ne peut nier ». Entre ces deux définitions, il faut choisir. Qu'est-ce donc que Dieu ? Un nom dans lequel on trouve ce qu'on y a mis, la toute-puissance et l'amour ? Une imagination de qualités humaines à l'état pur ? un créateur, sans lequel on ne peut concevoir la créature, laquelle n'existerait pas sans lui, pas plus que lui sans elle ? Il est aussi difficile de croire en lui que de se passer de lui. « Dieu me tient ; je le tiens. » M. Gide a le sentiment de s'être servi du mot Dieu comme d'un dépôt où verser ses concepts les plus imprécis. Peu à peu, tous ces attributs disparaissent. Il ne resta plus qu'un vague objet d'adoration, créé par cette adoration même. Puis ce reliquat divin émigra dans d'autres concepts, dans l'harmonie du nombre, dans la volonté de vivre de la nature. Où est-il aujourd'hui ? M. Gide ne nous le dit pas clairement. Mais voici que son Dieu initial, « ce confus amas de notions, de sentiments, d'appels et de réponses qu'il appelait Dieu et qui n'étaient que l'auteur lui-même, se représente à lui et lui paraît beaucoup plus digne d'intérêt que le monde et l'humanité. Il ne peut concevoir ni Dieu, ni l'athéisme : ou, si vous voulez, il n'admet pas Dieu et il admet le divin. Cet état ne me paraît point parfaitement stable.

Ni Dieu, ni la métaphysique ne lui donnent de réponses qui le satisfassent. Il n'y a pas de définition de l'infini qui soit acceptable. Que reste-t-il donc, sinon la vie elle-

même, avec les deux caractères que nous avons vus, de joie et de progrès. C'est sur cette base que M. Gide va élever l'architecture de sa pensée.

La joie est la loi même et le but de la nature. Mais on ne saurait l'imaginer que sous la forme de joie universelle. Tant qu'il y aura des malheureux, il n'y aura pas d'hommes heureux, j'entends d'hommes d'une certaine noblesse de cœur. « J'ai besoin, dit M. Gide, du bonheur de tous pour être heureux. » Et encore : « Il y a sur terre de telles immensités de misère, de détresse, de gêne et d'horreur, que l'homme heureux n'y peut songer sans prendre honte de son bonheur. » Et encore : « Un pas de plus et nous abordons la tragique question sociale. Tous les arguments de ma raison ne me retiendront pas sur la pente du communisme. » Voilà donc le communisme de M. Gide. J'y retrouve assez bien l'*Utopie* de Thomas Morus, mais j'ai peine à y reconnaître la dictature du prolétariat.

Autre conséquence de cette morale du bonheur : Hercule ne choisira plus entre la volupté et la vertu, car elles ne font qu'un. « C'est vers la volupté que s'efforce toute la nature. Elle fait croître le brin d'herbe, se développer le bourgeon et le bouton s'épanouir... Guidé par elle, tout aspire au plus grand bien-être, à plus de conscience, au progrès... » Ainsi, par une pente insensible, nous glissons de la morale de la volupté à celle de l'évolution. Ici, je ne crois pas me tromper en reconnaissant l'influence de Nietzsche. Le fond de la morale de Zarathoustra, c'est que le présent doit préparer l'avenir, l'homme préparer le surhomme. « L'homme devient », dit M. Gide. Mais cette naissance de l'avenir ne peut se faire que par la destruction du passé. Il faut que la graine

meure. Nous retrouvons encore ici une idée et jusqu'à un titre de l'auteur. A ce prix, le monde deviendra meilleur et plus heureux.

Non, ce petit livre n'est pas un livre simple. Nous avons vu que Dieu y apparaît et y disparaît derrière les nuages. Mais il y a bien d'autres chatolements. Nietzsche voisine curieusement avec Lucrèce. L'auteur fait de la volupté la règle de la vie, mais c'est pour arriver par elle à la conscience. Il critique amèrement l'ascétisme, mais il est lui-même détaché des biens de la terre, et content d'un repas au bord d'une route. Ce voluptueux préfère l'attente du plaisir au plaisir même. Il est assez généreux pour ne pouvoir prendre part qu'à un bonheur universel. Il a pour parler de l'humanité future une ferveur de voyant. « Que l'état actuel de l'humanité doive nécessairement être surpassé, c'est une idée transportante et qu'accompagne aussitôt la haine de tout ce qui peut empêcher ce progrès. » Il prêche, pour atteindre au progrès, la patience et la maîtrise de soi. Comment accorde-t-il cette domination de soi-même avec la libido féconde ? Je ne sais. On a le sentiment que ce philanthrope, épris du bonheur collectif, est un aristocrate qui s'est fait une morale du petit nombre. Voilà chez lui cette contradiction vitale, nécessaire, sans laquelle les hommes ne peuvent vivre. Il a d'ailleurs une largeur de vues et un libéralisme peu communs chez les fondateurs de cités. Il admet la diversité entre les hommes. « Cesse, dit-il, de blâmer ce qui diffère de toi. Une société d'hommes ne saurait être parfaite que si elle nécessite l'emploi de maintes formes d'activité, que si elle favorise l'éclosion de maintes formes de bonheur. »

HENRY BIDOU.